

LA PERVERSION GÉNÉRALISÉE

« Perversion généralisée » ? Le syntagme ne se retrouve ni sous la plume de Lacan ni, a fortiori, sous celle de Freud. Et il fait pourtant florès dans la littérature psychanalytique récente, bénéficiant sans doute de la séduction qu'elle doit à son démarquage d'une expression qui condense un évènement majeur de l'histoire de la physique : la **relativité généralisée** d'Albert Einstein.

Il convient de partir de ceci : si Freud a emprunté à la psychopathologie classique la notion de perversion, sans doute l'a-t-il aussi enrichi en l'articulant à des concepts de son cru : pulsion, sexualité infantile, symptôme, fantasme, déni de la castration voire clivage.

Avec l'invention de l'objet **a**, puis l'introduction et l'élaboration des catégories de jouissance et de discours, J.Lacan met au jour un champ nouveau, irréductible au champ freudien de la fonction de la parole dans le champ du langage. L'émergence de ce « champ lacanien » comme champ de la jouissance et de ses traitements par les discours n'a pas été sans incidences sur certains concepts freudiens dont celui de perversion. On peut même aller jusqu'à risquer l'hypothèse que ladite « perversion généralisée » n'est rien d'autre que ce qui se déduit de la reconsidération de la perversion à partir de l'axiomatique lacanienne de la jouissance.

Or, l'usage courant bien que récent de l'expression « perversion généralisée » - 18100 occurrences sur Google en Octobre 2005 - ne semble pas aller dans le sens d'une telle acception. Bien au contraire. Prévaut plutôt dans les diverses références la conception la plus triviale qu'on puisse s'en faire : « tous pervers », « tous en train de devenir pervers » !

La perversion – en tant que structurée par le démenti de la castration et le clivage- serait devenue la norme, en lieu et place de la névrose et du refoulement.

Osons l'hypothèse inverse : et si la « perversion généralisée » - envisagée sérieusement à partir de la psychanalyse – n'avait rien à voir avec la catégorie sociologique, historique voire journalistique à laquelle on a voulu la réduire ?

L'y soustraire requiert, a minima, de revenir aux versions freudiennes de la perversion avant de situer le pas de Lacan.

I.

Perversion ne s'entend pas en un seul sens chez Freud. Le problème de la perversion, dans son œuvre, s'articule au moins autour de trois pôles :

- la sexualité évidemment, en particulier la sexualité infantile, ainsi que ce qu'il appelle la « vie pulsionnelle » ;
- l'incidence de l'inconscient, du travail de l'inconscient dans la vie sexuelle du névrosé, à travers les formations de symptômes et le fantasme notamment ;
- enfin la structure clinique de la perversion en tant que distincte de la névrose comme de la psychose.

Les références dans le corpus freudien sont évidentes : les **Trois essais sur la théorie sexuelle** pour le premier et le troisième pôle ; la quasi-totalité de la clinique freudienne (Dora, Hans, L'Homme aux loups, L'Homme aux rats, La jeune homosexuelle, « Un enfant

est battu » et « Le problème économique du masochisme ») pour le deuxième ; enfin l'article de 1927, « Le fétichisme », voire « Le clivage du moi dans les processus de défense » pour le troisième.

Ces trois pôles ne coïncident pas avec trois moments génétiques, trois séquences temporelles, et de ce point de vue une approche par la chronologie des textes peut induire en erreur. C'est d'emblée, soit dès 1905, dans les **Trois essais sur la théorie sexuelle**, que Freud aborde frontalement les trois pôles. Tout y est ou presque : la perversion polymorphe, les traits de perversion repérables dans les symptômes, les fantasmes et les conduites sexuelles des névrosés, la perversion comme type clinique *sui generis* opposable à la psychose comme à la névrose.

Ce qui est très clairement établi par Freud, c'est la distinction subtile mais précise entre perversion polymorphe et structure clinique perverse. Elles ne se recouvrent pas et ne doivent surtout pas être confondues.

Déjà, la perversion polymorphe elle-même peut s'entendre en deux sens. Elle est d'abord, pour ainsi dire, un « moment » ou un état de la position du sujet que spécifie ceci : faute du « primat du phallus » et de l'organisation des pulsions partielles qu'il commande, l'enfant ne dispose que de la pulsion – des pulsions sexuelles partielles – comme moyens d'accès à la jouissance. De ce point de vue, on peut dire que le trait majeur de cette « perversion polymorphe » est donc d'être principalement un régime de jouissance : a) en – deçà du sexuel, c'est-à-dire du rapport à l'Autre sexe, de la différence des sexes ; b) qui n'a pas d'autre instrument et vecteur que les pulsions partielles dans leur « inorganisation », leur non-rassemblement sous l'Un phallique. Mais cette perversion polymorphe est aussi – on ne le souligne pas assez – autre chose pour Freud. En effet, il subsume sous cette notion ce qui n'est ni un moment ni un état ni une position mais une **prédisposition**. À quoi ? À toutes les perversions. C'est que pour Freud, contrairement à ce qu'a fixé une lecture « développementaliste » des **Trois essais sur la théorie sexuelle**, la perversion polymorphe n'est pas spécifique à l'enfant. Il suffit de lire ce qu'il ajoute à ses considérations sur l'enfant : « À cet égard, l'enfant ne se comporte pas autrement que la femme moyenne inculte, chez qui subsiste la même prédisposition perverse polymorphe. Dans les conditions habituelles, celle-ci peut rester à peu près normale sexuellement, mais, sous la conduite d'un habile séducteur, elle prendra goût à toutes les perversions et en maintiendra l'usage dans son activité sexuelle. Dans son activité professionnelle, la prostituée met à profit la même prédisposition polymorphe et, par conséquent, infantile ; et, si l'on considère le nombre immense des femmes prostituées et de celles à qui il faut accorder des aptitudes à la prostitution bien qu'elles aient échappé au métier, il devient en fin de compte impossible de ne pas reconnaître dans l'égle prédisposition à toutes les perversions un trait universellement humain et originel ». (pp. 118-119)

Cette généralisation, mieux cette universalisation de l'égle prédisposition des sujets à toutes les perversions s'éclaire bien par ce que Freud finit par isoler : la prédisposition perverse polymorphe n'est pas tant liée à l'âge – même si c'est l'observation de l'enfant qui a conduit à l'établir – qu'à la pulsion elle-même. Davantage que l'enfant ou l'enfance, c'est la « pulsion sexuelle » qui se révèle être, en fait, « perverse polymorphe ». (p 184)

Ce que Lacan nous enseignera, à savoir que « la pulsion n'est pas la perversion » (**Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse**, p. 164), Freud l'anticipe à sa façon, même à ne pas disposer de la catégorie de sujet. D'abord en rapportant la structure clinique de la perversion au complexe d'Oedipe dans une note datée de 1920 : « Je remarque, écrit Freud, en anticipant sur la question de la genèse des perversions, que l'on a des raisons d'admettre qu'il existait avant leur fixation, tout comme dans le cas du fétichisme, une amorce de développement sexuel normal. L'investigation analytique a pu montrer jusqu'à présent dans des cas isolés que la perversion est, elle aussi le résidu d'une évolution vers le complexe

d'Oedipe, après le refoulement duquel la composante la plus forte – en fonction de la prédisposition – de la pulsion sexuelle a émergé de nouveau. » (pp. 75-76)

Puis, plus radicalement, en situant la perversion comme la structure clinique liée à une position de sujet à l'endroit de ce dont l'Oedipe n'est que l'enveloppe mythique, à savoir la castration. Sur ce point la thèse de Freud est claire : la perversion ne constitue et n'a de sens que sur le fond et en regard de la castration vis-à-vis de laquelle elle est une prise de position en même temps qu'une défense. Position et modalité de défense sténographiées par Freud comme « déni de la castration », ou pour être plus précis : déni de la perception de la castration maternelle, de la castration de la femme. C'est ce déni, sa dominance dans l'orientation de la subjectivation, et aucunement le clivage qu'induit toute confrontation à la castration, qui constitue le ressort, le mécanisme qui rend raison pour Freud de la perversion comme structure clinique. Conséquences : privilège accordé à l'objet fétiche et promotion du fétichisme comme paradigme des perversions sexuelles.

De cette élaboration freudienne, ne peut-on pas dire qu'elle dessine un mouvement qui va d'une théorie de la « perversion généralisée vers une théorie de la « perversion restreinte » ? Oui, mais à la condition d'ajouter que la « perversion généralisée », chez Freud, n'est que prédisposition, possibilité, virtualité perverse et que ladite perversion reste prise dans une polarité, une tension et une contrariété avec le normal voire le « normoral », c'est-à-dire à ce qui du sexe est ajusté à la logique de la reproduction, soumis au primat du phallus et adhère aux valeurs éducatives et morales.

Dès lors, où situer le pas de Lacan ?

II.

Formons l'hypothèse que le mouvement du travail de Lacan sur la perversion est en sens inverse de celui de Freud en tant que celui-ci prend son départ dans la pulsion, c'est-à-dire au joint du somatique et du psychique. Puis partons du constat suivant : pour Lacan, contrairement à la névrose « qui tient aux relations sociales » (**L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre**, leçon du 10 mai 1977), la perversion est « le produit de la culture » (**Le transfert**, p43). Dès lors et pourrait-on dire d'emblée, perversion ne veut pas dire seulement, dans l'enseignement de Lacan, structure clinique perverse¹ - concept auquel il s'est longuement attaché dans son « Kant avec Sade » et sa « Jeunesse de Gide » - ; à côté de cette valeur, qui garde bien sûr tout son intérêt, il convient d'ajouter cette autre qui fait de la perversion un régime de jouissance déterminé non par la structure clinique des sujets mais par une culture, donc un discours, dont elle est le produit. C'est en tout cas ainsi que peut se lire ce que Lacan avançait en novembre 1963, dans son Séminaire consacré au transfert : « Si la société entraîne, par son effet de censure, une forme de désagrégation qui s'appelle la névrose, c'est en un sens contraire d'élaboration, de construction, de sublimation disons le mot, que peut se concevoir la perversion quand elle est le produit de la culture. Et le cercle se ferme, la perversion apportant des éléments qui travaillent la société, la névrose favorisant de nouveaux éléments de culture. » (**Le transfert**, p.43)

C'est dans cette ligne de pensée, on le sait que Lacan a été amené à affirmer que « l'amour grec, reste une perversion, toute sublimation qu'elle soit ». Perversion admise, « reçue, approuvée voire fêtée, mais perversion quand même ». Cependant, et c'est que réside toute la difficulté, perversion qui ne fait pas de tous ceux qui pratiquent cette forme d'amour des pervers au sens de l'assujettissement à la structure clinique perverse.

¹ Sur la perversion, la structure clinique perverse et la perversion généralisée, nous renvoyons aux développements de Colette Soler dans son cours du Collège Clinique de Paris (2004-2005), « Le symptôme et l'analyste » (en particulier les leçons 7, 8, 9 et 10) auquel ce travail doit beaucoup.

Quelle que soit l'importance de ce motif dans la réélaboration lacanienne de la perversion, ce n'est pas lui pour autant qui conduit Lacan à dégager ce qu'il faut bien appeler – même si comme telle l'expression est absent chez lui – la « perversion généralisée ».

Celle-ci devrait se situer, nous semble-t-il, comme la retombée de deux interrogations qui finissent par se croiser : l'une, structurale, est relative à la jouissance, aux modes de jouissance et en particulier à la jouissance possible, accessible, permise au parlêtre ; l'autre, « historique » se rapporte aux incidences de la technoscience et du discours capitaliste sur les modes de jouir contemporains.

III.

La perspective structurale prend elle-même son départ dans Freud. Elle n'en est pas pour autant la simple reformulation, plutôt l'énonciation de son dire. Ce qui a été par Freud établi – il y a de la sexualité, notamment infantile, « polymorphiquement perverse » qui, par la suite, migre, se métamorphose et infiltre la moindre des conduites du sujet – et qu'on a pris pour du « pansexualisme », Lacan le reprend pour en extraire le réel : « (...) on met l'accent sur le fait qu'il y a de la sexualité ; en effet, c'est bien parce qu'il y a de la sexualité qu'il n'y a pas d'acte sexuel. Mais l'inconscient veut peut-être dire qu'on le manque, en tout cas ça en abien l'air. Seulement, pour que ceci prenne sa portée, il faut bien accentuer d'abord que l'inconscient le dit. » (**La logique du fantasme**, leçon du 12 avril 1967)

À interroger donc l'inconscient, pourtant si bavard en matière de sexualité, sur le rapport de l'homme et de la femme, la psychanalyse ne rencontre qu'un point de non - savoir, un point de silence. Ce dernier est relatif à ce que Lacan a d'abord identifié comme le signifiant d'un manque dans l'Autre. Rapporté à la question du rapport entre les sexes, il en tire la conséquence qui s'impose du point de vue de la logique du signifiant : « Ainsi dans la psychanalyse (parce qu'aussi bien dans l'inconscient) l'homme de la femme ne sait rien, ni la femme de l'homme. Au phallus se résume le point de mythe où le sexuel se fait passion du signifiant » (« Radiophonie », in **Autres écrits**, p 412)

Disons qu'au moins dans un premier temps c'est le statut « sans pair » du signifiant phallique qui servira d'appui à la formulation par Lacan de ce qu'il déduit comme le dire de Freud : « (...) le signifiant n'est pas propre à donner corps à une formule qui soit du rapport sexuel. D'où mon énonciation : il n'y a pas de rapport sexuel, sous-entendu, formulable dans la structure. » (« Radiophonie », in **Autres écrits**, p. 413)

Ce que nous tenons ici, c'est le fondement de ce que Lacan appellera dans sa « Télévision » (1974) la « malédiction sur le sexe ». L'inconscient en tant qu'il parle dit le sexe, mais il le dit mal/mâle, de ne disposer pour le dire que d'un seul signifiant, le phallus.

Un second pas est donc nécessaire pour que de cette inexistence du rapport sexuel dans l'inconscient se déduise « la perversion généralisée du champ de la jouissance. »²

Ce pas, Lacan l'accomplit, en explorant les modes de jouissance et surtout en identifiant et en opposant la jouissance inaccessible au parlêtre et les autres. C'est ce à quoi, on le sait, Lacan s'est attaché notamment dans « L'Étourdit » et « Encore » où il parachève son élaboration autour de l'inexistence du rapport sexuel en l'articulant au procès de la sexualité d'une part et à la fonction de l'écrit d'autre part.

Que ce qui n'était qu'informulable soit établi ici comme ininscriptible est certes important. Le pas décisif reste cependant que désormais ce qui devient centrale, c'est l'inaccessibilité de fait, l'impossibilité réelle d'une jouissance, celle du corps de l'Autre. C'est la thèse princeps autour de laquelle s'enroule tout soit le Séminaire « Encore » : « la jouissance du corps en tant qu'il symbolise l'Autre » est inaccessible au parlêtre. D'où la question : de quoi jouit-il ?

² Formule décisive proposée par Colette Soler dans le cours cité plus haut, et qui permet de rompre définitivement avec toute les interprétations triviales ou métaphoriques du syntagme « perversion généralisée ».

Réponse : du *reste*. Du *reste*, au sens d'abord où « ce qu'il y a sous l'habit et que nous appelons le corps, ce n'est peut-être que ce reste qui s'appelle l'objet *a*. » (**Encore**, p 12)
Objet *a* en fonction aussi bien dans le procès de la pulsion que dans le fantasme quoique selon des modalités différentes. Mais *reste* aussi au sens de ce qui résulte, comme produit, de l'opération du discours du maître, et donc du discours de l'inconscient aussi bien, soit le plus de jouir.

IV.

Gardons ce fil du discours. Par lui nous accédons à une valeur, à une acception plus « historique » ou en tout cas plus « culturelle » de la perversion généralisée.

À l'inexistence du rapport sexuel que Lacan corrèle à l'institution du discours du maître³, s'ajoutent désormais deux considérations que Lacan réfère expressément à « la mutation capitale qui donne au discours du maître son style capitaliste ».

La première, c'est la forclusion, la *Verwerfung*, « le rejet en dehors de tous les champs du symbolique(...)de la castration » (**Le savoir du psychanalyste**, leçon du 6 janvier 1972) Rejet dit, énigmatiquement, des « choses de l'amour », et que Lacan réfère principalement au glissement, à la réforme éthique en quoi a consisté, dans le monde chrétien, le protestantisme, et tout particulièrement le calvinisme.

D'aucuns ont pensé pouvoir lire dans cette « forclusion de la castration » l'index d'une « psychose généralisée ». Ce qui procède d'une double méprise : la confusion de la forclusion du Nom-du-Père et de la forclusion de la castration d'une part, et d'autre part l'équivalence entre la « psychose sociale »⁴ et la « psychose généralisée » si cette dernière peut vouloir dire quelque chose.

Or les deux forclusions se distinguent au moins en ceci que l'une porte sur l'agent de l'opération castration – de quelque nom qu'on l'identifie : Nom-du-Père, père réel ou dire paternel- et l'autre (la forclusion de la castration) porte sur son produit, l'objet *a* dans sa fonction de « cause du désir » : *a* / -φ. Reste qu'il en va de la castration comme du refoulement ; pas de forclusion sans retour, dans le réel, du forclos.

C'est le discours analytique lui-même que Lacan a d'abord isolé comme le retour dans le réel de la castration forclosé : le transfert en tant qu'« amour adressé au savoir » comme la « fonction de rejet » que l'analyste est conduit à incarner pour son analysant, à la fin, l'attestent.

Tout ceci ne procède que d'une seule et même chose : le « discours capitaliste » au sens strict – celui dont Lacan produit le mathème dans « Du discours psychanalytique » - est, de tous les discours formalisés par Lacan, le seul à ne pas être fondé sur la renonciation à la jouissance. Ce qui ne veut pas dire que les sujets qui y sont pris soient à l'abri du manque à jouir, bien au contraire. Le nouveau de ce discours paradoxal – de ne pas faire lien social – se situe ailleurs. Il est relatif au fait qu'il est fondé sur la croyance en la jouissance toute, en la saturation du manque à jouir et à son caractère impératif - S¹ e position de vérité y indexe le pousse-au-jouir, l'impératif de jouissance – par quoi il prescrit les objets même qu'il fabrique et dont l'obsolescence programmée entretient son dynamisme et sa vitalité.

³ J. Lacan, **L'envers de la psychanalyse**, Paris, Seuil, 1991 ; cf. les pages 102, 105 et 134 ;

⁴ « Psychose sociale » est une catégorie introduite par Lacan dans sa « Question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », in **Écrits**, p.576. On peut la rapprocher de ce que Lacan disait dans sa leçon du 6 janvier 1972 : « Ce n'est pas parce que la *Verwerfung* rend fou un sujet, quand elle se produit dans l'inconscient, qu'elle ne règne pas, la même et du même nom d'où Freud l'emprunte, qu'elle ne règne pas sur le monde comme un pouvoir rationnellement justifié. » (**Le savoir du psychanalyste**)

Par ces objets et leur usage qu'il impose, les *lathouses* pour reprendre le nom que leur invente Lacan, le discours capitaliste détermine ou en tout cas contribue à ce que désormais « notre jouissance ne se situe plus que du plus de jouir. » (« Télévision », in **Autres écrits**, p 534)

Concluons.

La « perversion généralisée », si elle veut dire quelque chose en psychanalyse, ne peut vouloir dire que « perversion généralisée du champ de la jouissance ». Ni déviation, ni aberration, ni inversion de normes et encore moins nouvelle norme sociale, elle est fondamentalement la traduction clinique et conceptuelle de ce que le champ de la jouissance du parlêtre se structure et s'ordonne autour d'un impossible. Freud l'énonce : « (...) de par sa nature même, la fonction sexuelle se refuserait quant à elle à nous accorder pleine satisfaction et nous contraindrait à suivre d'autres voies. » (**Malaise dans la civilisation**, p57)

Autres voies ? Celles des symptômes et du fantasme, donc de la jouissance perverse, i.e. de la jouissance non sexuelle, non causée par le corps du partenaire sexué. Ce que Lacan condense et radicalise : « Il n'y a pas de rapport sexuel ». Conséquence : il n'y a de jouissance sexuelle que phallique – appareillée par le langage -, de jouissance du corps de l'Autre que vectorisée par la pulsion et par l'objet *a*, donc de jouissance accessible que perverse, de ne pas faire rapport sexuel. La psychanalyse elle-même, comme expérience, ne conduit communément le sujet qui s'y soumet qu'à réaliser que « la jouissance tenue perverse, est bel et bien permise. » (« L'acte psychanalytique », in **Autres écrits**, p. 380)

À ceci près – et ce qui fait son prix et peut laisser penser qu'elle est et restera un lieu d'hospitalité pour tout ce que rejettent les discours de la science et du capitaliste – que cette découverte passe par la voie de l'amour de transfert et *peut* conduire à la jouissance non perverse accessible à un être parlant : la jouissance Autre, la féminine.